Document généré le 25 avr. 2024 09:29

Séquences
La revue de cinéma

À mort la mort!
Hécatombe les filles et tais-toi
À mort la mort!, France 1998,95 minutes

Denis Desjardins

Numéro 205, novembre–décembre 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59319ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (1999). Compte rendu de [À mort la mort! Hécatombe les filles et tais-toi / *À mort la mort!*, France 1998,95 minutes]. *Séquences*, (205), 33–34.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pour jouer dans de telles conditions, il fallait un acteur solide pour bien encadrer les enfants et pour pouvoir réagir selon la direction qu'ils donnaient à une scène. Pour interpréter le rôle principal, Tavernier a misé sur Philippe Torrenton qui l'accompagne dans ses films depuis **L.627**. Il a gagné son pari. Cet homme crève l'écran à chaque apparition. Son personnage alterne entre l'instituteur gentil, efficace, patient et pédagogue avec les enfants et le directeur d'école excédé de devoir jouer aux pompiers à chaque crise qui survient parce que les services institutionnels ne font pas leur travail.

Néanmoins, Tavernier a fait de son personnage quelqu'un de trop parfait, voire un saint. Daniel Lefèvre fait penser aux preux chevaliers du Moyen Âge, toujours prêts à voler au secours de la veuve et de l'opprimé. Il commet bien quelques erreurs en cours de route, comme de ne pas savoir comment réagir aux agissements de son beau-fils et, surtout, de manquer d'écoute envers une mère qui vient visiblement à lui comme dernier recours avant de commettre un acte irréparable, mais son personnage reste unidimensionnel. Cela donne parfois l'impression que tous les torts incombent à d'autres: aux parents parce qu'ils n'en peuvent plus de vivre dans la misère, aux services sociaux parce qu'ils ne répondent jamais à l'appel et aux gouvernants parce qu'ils s'en foutent. Dommage, car ce traitement dilue un peu les propos d'un film qui se veut percutant et dénonciateur.

De plus, Tavernier distrait en faisant de Daniel Lefèvre un écrivain, ce qui donne lieu à des passages de narration en voix hors champ qui ne semblent pas toujours coller au sujet du film. À la limite, certaines envolées deviennent même un peu agaçantes par leur longueur et leur teneur parfois trop poétique par rapport aux images sur lesquelles on les a apposées.

Nonobstant cela, on ne peut nier l'importance de **Ça commence aujourd'hui.** Certes, ce film dénonce une situation qui prévaut dans une région de France particulièrement démunie, mais on se rend vite compte de sa portée universelle. Quand on voit ce qui se passe un peu partout dans le monde, y compris dans les pays riches, avec les réductions des sommes allouées à l'éducation, à l'aide pédagogique et aux services sociaux, il fallait que quelqu'un tire la sonnette d'alarme. Nos écoles ne peuvent non plus suppléer à l'absence ou au désintérêt des parents pour leurs enfants: elles n'ont pas été créées pour cette raison. Ce film doit être vu non seulement pour tout cela, mais aussi pour les très beaux portraits d'enfants, seuls ou en groupe, inactifs ou concentrés en pleine comptine à imiter les gestes de l'instituteur, portraits qui nous restent en mémoire de façon touchante et attendrissante même quand toute discussion sur le fond est terminée. S

Martin Delisle

1. Ce film a suscité tellement de remous et de débats en France après sa sortie que les choses ont commencé à changer. L'EDF, par exemple, a cessé ses pratiques inhumaines.

ÇA COMMENCE AUJOURD'HUI
France 1998, 118 minutes — **Réal.:** Bertrand Tavernier — **Scén.:** Dominique Sampiero, Tiffany Tavernier, Bertrand Tavernier — **Photo:** Alain Choquart — **Mont.:** Sophie Brunet — **Mus.:** Louis Sclavis — **Son:** Michel Desrois, Gérard Lamps — **Déc.:** Thierry François — **Cost.:** Marpessa Djian — **Int.:** Philippe Torreton (Daniel Lefèvre), Maria Pitarresi (Valeria), Nadia Kaci (Samia), Françoise Bette (madame Delacourt), Christine Citti (madame Baudouin), Emmanuelle Bercot (madame Tiévaux), Didier Bezace (l'inspecteur) — **Prod.:** Alain Sarde, Frédéric Bourboulon — **Dist.:** Alliance Atlantis Vivafilm.

À mort la mort!

Hécatombe les filles et tais-toi

La réussite d'une œuvre de fiction n'est pas toujours, loin s'en faut, proportionnelle au degré de sympathie que dégagent les principaux protagonistes. Dès les premières minutes d'**À mort la mort!**, le personnage de Thomas, interprété par son alter ego le réalisateur Romain Goupil, m'a pour ma part irrité; sa voix traînante, sa fausse nonchalance assortie d'une arrogance bon teint me hérissaient. Était-ce dû à la personnalité même de Goupil, ce non-acteur qui se mettait en scène véritablement pour la première fois [après des apparitions dans ses docu-fictions *Mourir à trente ans* et *Lettre pour L...*]? Thomas, éditeur désinvolte, père *cool* de turbulentes fillettes, est un jeune quinquagénaire imbuvable, beau parleur qui semble incapable de tisser avec les femmes de son entourage des rapports basés sur autre chose que des aphorismes creux. Pour lui, tout est prétexte à jouer. Il faut sans doute à un créateur comme Goupil une bonne dose de narcissisme pour ainsi mettre en valeur son côté manipulateur. Mais, je me laisse aller à faire le procès moral de Goupil, à moins que ce ne

Beau parleur incapable de tisser des rapports avec les femmes

soit celui de Thomas? Au fait, n'est-ce pas surtout la vérité du personnage qui me le rend si agaçant? Goupil serait donc un sacré acteur...

Discuter de l'authenticité d'un personnage et de ses manières est une chose. Heureusement, le film ne se limite pas aux rapports particuliers de Thomas avec les femmes, il lui arrive aussi d'être piégé par sa suffisance, notamment dans une séquence onirique où ses dizaines de conquêtes viennent remettre à sa place le fieffé fripon. Dans une optique inverse (ou complémentaire?) de ma perception négative de Thomas, un œil féministe tiquera sans doute aux portraits de femmes proposés par Goupil: épouse, maîtresses et ex-maîtresses jeunes et moins jeunes, parfois bonasses, souvent perturbées voire légèrement hystériques, mais néanmoins toutes liées par une indéfectible amitié. Ces portraits sont distincts et plausibles. L'est aussi le personnage de ce vieux copain cocu qui le harcèle, sorte de contrepoids à Thomas, ou l'incarnation de sa mauvaise conscience. Malgré son apparente faiblesse, il réussit plus d'une fois à perturber notre libertin et l'oblige continuellement à se rappeler les vieux idéaux de Mai 68. Dans l'ensemble, en tout cas, femmes ou hommes, le regard porté sur la génération des soixante-huitards est savoureux et juste, même pour un spectateur nord-américain auquel échapperont sans doute plusieurs allusions.

Œuvre d'une écriture moderne, à la fois grave et fantaisiste, version gauchisante de **L'homme qui aimait les femmes** de François Truffaut, **À mort la mort!** est un film rafraîchissant et drôlement tonifiant, où les morts successifs, vieux complices emportés par la maladie, le suicide ou tout simplement le mauvais sort, viennent nourrir les vivants en leur insufflant une nouvelle énergie. Dès que le propos glisse sur une pente trop dramatique et que la réflexion menace de se faire démonstration, le réalisateur nous livre une scène onirique ou fantasmatique pleine d'humour, comme celle citée plus haut. Autre exemple, la réunion des militants anonymes qui s'encouragent mutuellement à faire leur mea culpa et à combattre leur *maladie* est un chef-d'œuvre d'ironie et de lucidité. Réalité et imaginaire se fondent superbement pour nous donner la séquence finale où l'on suit le mot d'ordre: «Embrasse-moi!» Au sortir d'une énième visite au cimetière, ce moment intime devient public: des dizaines de personnages envahissent l'écran pour s'embrasser à qui mieux mieux, entraînés par un Jacques Higelin hilare sorti de nulle part. Quel contraste avec le sinistre enterrement du début, où même les cris d'«à mort la mort!» criés par Thomas ne pouvaient conjurer le sombre climat ambiant! Jouant sans cesse sur les contrastes entre vie et mort, nuit et jour, pluie et soleil, rêve et réalité, rires et pleurs, Goupil opte en fin de compte pour l'espoir. C'est que, comme toutes les grandes œuvres consacrées à la mort, **À mort la mort!** (quel beau titre!) est un film qui célèbre la vie et qui prend le parti de rire de nos angoisses.

Dans le cheminement particulier de Goupil comme cinéaste se trouve peut-être la clé de sa réussite. Malgré ses presque trente années d'expérience cinématographique, que ce soit comme assistant (notamment pour Nelly Kaplan, Jacques Deray, Chantal Akerman, Roman Polanski et Jean-Luc Godard) ou comme réalisateur de nombreux courts métrages et de quelques longs métrages documentaires (dont **Mourir à trente ans**, en 1982, évocation d'un ami suicidé qui apparait en prémisse de son œuvre future) ou de docu-fiction, Romain Goupil n'avait curieusement jamais vraiment tâté du cinéma de fiction à proprement parler. Pour un *coup d'essai*, c'est un coup de maître: l'œuvre allie la fraîcheur des débutants à l'expérience d'un vieux pro. S

Denis Desjardins

À MORT LA MORT !

France 1998, 95 minutes — **Réal.:** Romain Goupil — **Scén.:** Romain Goupil, d'après son roman — **Photo:** William Lubtchansky — **Mont.:** Isabelle Devinck — **Mus.:** Areski Belkacem — **Déc.:** Jean-Baptiste Poirot, Christian Portal — **Int.:** Romain Goupil (Thomas), Marianne Denicourt (Hermeline), Brigitte Catillon (Véronique), Nozha Khouadra (Chiara), Dominique Frot (Agnès), Brigitte Roüan (Josiane), Christine Murillo (Rosalie), Jacques Nolot (Michel), Marcel Bozonnet (Gérard) — **Prod.:** Marguerite Ménéguoz — **Dist.:** Alliance Atlantis Vivafilm.

Twin Falls Idaho

Double sens unique

Le cinéma indépendant américain foisonne de petits films comme **Twin Falls Idaho** qui permettent d'alimenter des festivals comme Sundance, Telluride, San Francisco, New York et même Toronto, qui devient de plus en plus américain. Ces productions modestes fournissent également en matière brute les nombreuses chaînes câblées qui cherchent goulûment à renouveler leur stock afin de satisfaire une clientèle de plus en plus blasée. Dans ce contexte, il doit être de plus en plus difficile de trouver un sujet original qui permette de se démarquer de ce flot incessant de films (autour de six cents, seulement pour l'année 1998!).

Les frères Michael et Mark Polish (le premier réalise, les deux écrivent et les deux incarnent les protagonistes du film) ont trouvé un filon unique qui, tout en leur offrant la possibilité d'explorer une

Un déchirant triangle amoureux